

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jean-Jacques Pelletier, Jean Lemieux

Normand Cazelais

Number 138, Summer 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62365ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cazelais, N. (2010). Review of [Jean-Jacques Pelletier, Jean Lemieux]. *Lettres québécoises*, (138), 27–28.

☆☆☆☆ 1/2

Jean-Jacques Pelletier, *Les gestionnaires de l'Apocalypse 4, La faim de la Terre, tomes 1 et 2*, Québec, Alire, 2009, 770 p., 19,95 \$.

Question de pouvoir

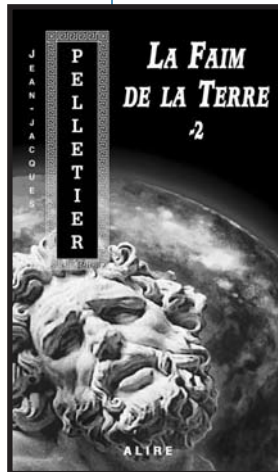
Le pouvoir du romancier est d'abord celui de l'imagination. C'est encore mieux quand s'y greffe un réel talent de narrateur. Ni l'un ni l'autre ne font défaut à Jean-Jacques Pelletier. À preuve, les succès de librairie que connaissent ses cycles romanesques.

Les deux tomes de *La faim de la Terre* complètent la série des *Gestionnaires de l'Apocalypse*. Des pavés, en format poche, de plus de 750 pages chacun, ce n'est pas rien. Peut-être avez-vous lu les précédents : *La chair disparue*, *L'argent du monde*, *Le bien des autres*. L'auteur y met en scène, à l'échelle macroscopique, des chassés-croisés politiques, financiers, commerciaux, militaires, mafieux, ce qui n'est pas rien non plus. Le tout constitue évidemment, en filigrane, une réflexion sur notre destin collectif.

La recherche documentaire est impressionnante, comme l'est la réflexion qui la sous-tend et l'organise. Car il ne s'agit pas ici que d'un seul thriller conçu pour divertir, mais d'un projet, celui de dresser un portrait d'ensemble du monde contemporain et de jauger les grandes forces susceptibles d'orienter son avenir... pour le meilleur mais surtout pour le pire, à en croire les avertissements sous-jacents de l'auteur. Heureusement, il y a les impondérables du hasard.

Si l'intrigue est complexe à souhait, enfilant complots, chausse-trappes, trahisons et faux-semblants, nombreux personnages à triple fond et autres manifestations de la malignité humaine, le corpus est assez classique : deux puissances occultes s'opposent par voies et voix interposées. D'une part, le Consortium, groupe restreint mais international de « criminels en col blanc » ; d'autre part, l'Institut, organisation se concentrant sur les « formes majeures de criminalité » et que dirige F, une femme « énigmatique » et solitaire. Entre elles se retrouvent la planète tout entière, des médias qui font de l'information *thrash*... et Gonzague Théberge, inspecteur de la police de Montréal — à l'humour acide — qui aspire à la retraite... et qui a développé une aptitude à parler aux morts.

Dirigé par un homme au nom prédestiné — Killmore —, qui lui-même s'aligne à des « auteurs du désespoir », le Consortium ne lésine pas sur les moyens. Il a un objectif clair : « Nous allons manipuler l'extinction planétaire de manière à favoriser l'émergence d'une nouvelle humanité. Une humanité rationnelle, débarrassée de ses délires et de ses illusions. [...] Notre tâche sera de veiller à ce que le passage s'effectue de manière efficace. » Ce progrès, si l'on peut employer un tel terme, passera par le chaos, un « chaos créateur », issu de la manipulation tous azimuts car, seule « l'Apocalypse peut faire accéder l'humanité à un stade plus avancé d'organisation (et) dissoudre les rigidités sociales et culturelles qui empêchent l'évolution de notre espèce ». Et de se demander Killmore, en regardant le groupe des quelques rares « Initiés » : « Quand viendrait le temps de l'Exode, combien d'entre eux trouveraient place dans la cohorte des Essentiels ? »



JEAN-JACQUES PELLETIER

En d'autres temps et dans d'autres contextes, ces images toutes bibliques ont trouvé pour noms et expressions le nazisme et la solution finale, Pol Pot et le nettoyage idéologique, le *Surhomme*, *Metropolis*, *La guerre des étoiles*. Ou encore l'appât du gain et du pouvoir, la guerre du Bien et du Mal, de la Vie et de la Mort qui se nourrissent l'un l'autre. Et le vieux rêve : dégager à jamais le genre humain de ses scories qui pèsent si lourd, éliminer l'autre qui gêne. Comme les romans qui l'ont précédé, *La faim de la Terre* est celui d'une chimère. Et aussi de l'humanité analysée globalement, comme vue de l'extérieur.

Le genre policier a évolué, reléguant souvent le mystère du coupable à démasquer derrière celui de l'âme à débusquer. Pourquoi l'être humain en arrive-t-il à de telles extrémités, à de telles folies ? Des historiens — pensons à Edward Gibbon dans sa célèbre *History of the Decline and Fall of the Roman Empire* — ont voulu comprendre le processus de dégradation sociale. Des écrivains — pensons à la *Comédie humaine* de Balzac, aux Rougon-Macquart de Zola — ont pris un autre chemin. Aujourd'hui, de larges pans du policier et du roman de mœurs à grand déploiement ont évolué vers le thriller qui ne dédaigne pas adapter à l'occasion des techniques puisées à la science-fiction, à la *fantasy*. On parle maintenant, vous le savez, de littérature « transgenre ».

Afin de toucher un plus large lectorat, nombre d'auteurs ont choisi le thriller pour traiter d'interrogations sociales, de problèmes philosophiques et planétaires. L'approche de Jean-Jacques Pelletier s'inscrit dans cette veine. Il entraîne son lecteur tambour battant, parcourt le globe, plonge dans les dédales de l'informatique la plus sophistiquée, déploie une pensée claire et un style vif qui évitent les écueils d'une intrigue qui aurait pu être nébuleuse à force d'être touffue. L'ambition romanesque de Pelletier ne relève pas du deux de pique, et il la sert bien. Chapeau !

En tournant les pages, il m'est toutefois venu une double réserve, liée d'abord à la forte rationalité du roman qui, paradoxalement, prédit l'échec d'un monde trop rationnel. Réserve liée également à une comparaison : je n'ai pu m'empêcher de penser à Edward Whittemore, mort trop tôt, et à son éblouissant *Quatuor de Jérusalem*. *La faim de la Terre* m'a beaucoup plu mais ne m'a pas ébloui. Peut-être à cause de la réticence de l'auteur à fouiller en profondeur, comme l'a fait Whittemore, la psyché humaine. Sûrement parce que l'équivalent de sa démesure — sinon de son génie — n'y est pas. Mais, ne nous y trompons pas, le travail de Jean-Jacques Pelletier est nettement au-dessus de la moyenne.

☆☆☆☆ 1/2

Jean Lemieux, *Le mort du chemin des Arsène*, Montréal, La courte échelle, 2009, 452 p., 29,95 \$.

Vu de l'intérieur

Ici, Jean Lemieux nous livre un polar de facture classique : un meurtre, un lieu clos insulaire, des suspects, un mystère. Un homme, en proie à des tiraillements, essaie de dénouer les fils. Pour ce faire, il regarde vers l'intérieur des êtres : quels mobiles derrière tout cela ? Une enquête qui révèle plus que l'identité d'un assassin, à savoir les non-dits d'un tissu social. Une belle réussite.

« Le grand, l'unique » Romain Leblanc, violoneux madelinot « au sommet de sa gloire », trouve une mort violente dans sa maison. Rapidement, malgré une certaine mise en scène, l'hypothèse du suicide est écartée. Cet homme enclin aux excès n'a pas fait que des heureux dans sa vie : des enfants négligés, une épouse délaissée, un frère relégué toute sa vie au second plan, des amis abusés, des maîtresses larguées sans ménagement. Et, quand on remonte dans le temps, émergent des jalousies, un mari disparu, des acquisitions de propriétés en coulisse, un héritage ambigu, des dettes à acquitter.



Chargé de l'enquête, le sergent-détective André Surprenant, l'esprit « toujours un peu ailleurs » et en proie à des déboires sentimentaux, attend de quitter les Îles et d'être muté à Québec, comme il en a fait la demande. Pour ne rien arranger, ses relations avec son patron immédiat, *Mad Dog* Dépelteau, ne sont guère empreintes d'aménité. « Pour se sortir du trou, il ne peut compter que sur lui-même. » Même le chat ne peut l'aider. Mais il est un policier : il fera son travail par devoir, aussi poussé par une volonté de comprendre pourquoi. Pourquoi ? Telle est la question qui l'anime et le guide. Il en est convaincu, « on ne tue pas un violoneux pour de l'argent ».

Porté par des images marines et des références musicales disposées en contrepoint, *Le mort du chemin des Arsène* démontre une belle qualité d'écriture, un vocabulaire précis et une affection manifeste pour cette créature à la fois si frêle et si forte qu'est l'homme. Créant d'emblée une complicité avec le lecteur, Jean Lemieux a une démarche qui lui appartient. Avec lui, la beauté s'associe à une forme de morale : on fréquente des chemins qu'a explorés P. D. James. C'est un compliment.

P.S. Procurez-vous à l'avance une carte détaillée des Îles-de-la-Madeleine pour mieux suivre. 📍

DÉCOUVREZ les nouveautés du printemps !



NEVADA EST MORT
Yves Trottier



SOMBRE PEUPLE
Marie Christine Bernard



COVENTRY
Helen Humphreys



HISTOIRES DE LIVRES
Collectif

www.editionshurtubise.com

